



## RECONSTRUIRE : L'HISTOIRE DES SCIENCES DANS L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE DE GEORGES CANGUILHEM

[Jean-François Braunstein](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue philosophique de la France et de l'étranger](#) »

2020/1 Tome 145 | pages 7 à 19

ISSN 0035-3833

ISBN 9782130823612

DOI 10.3917/rphi.201.0007

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-philosophique-2020-1-page-7.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## RECONSTRUIRE : L'HISTOIRE DES SCIENCES DANS L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE DE GEORGES CANGUILHEM

« Vingt ans après... », c'est ce titre à la Dumas que Canguilhem avait choisi pour présenter ses « Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique » qui allaient transformer sa thèse de médecine, parue en 1943 sous le titre *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, en ce nouveau livre que nous connaissons sous le titre désormais classique : *Le normal et le pathologique*. Il notait alors que, pendant ces vingt ans, les questions qu'il s'était posées avaient à la fois changé et étaient restées les mêmes : « J'ai voulu, vingt ans après, me mesurer aux mêmes difficultés, avec d'autres moyens » (Canguilhem, 1966, p. 172)<sup>1</sup>.

« Vingt ans après... ». C'est le titre que Giuseppe Bianco aurait aussi pu choisir comme titre du colloque qu'il a organisé pour commémorer la disparition de Georges Canguilhem. Mais, pour souligner la vitalité et la productivité de son œuvre, il a choisi un titre moins nostalgique, en insistant sur ce que Canguilhem appelait les « traces du métier »<sup>2</sup>. Là aussi, durant ces vingt ans, on peut noter que la réception de cette œuvre s'est d'un certain point de vue modifiée mais a aussi confirmé la prégnance de certaines de ses principales thèses.

1. Les références de l'ensemble des textes de ce fascicule sont regroupées ci-dessous, p. 69.

2. On se souvient que Canguilhem, invité au premier colloque portant sur son œuvre, avait écrit à l'organisateur : « Il n'est pas possible, à mon âge, de faire autrement que j'ai toujours fait, c'est-à-dire considérer ce qu'on appelle mon œuvre comme autre chose que la trace de mon métier » (Canguilhem, 2018, p. 1123). Comment ne pas entendre dans cette formule une évocation du sillon de la charrue, que Canguilhem évoquait en signature de son tout premier écrit, la réponse au questionnaire, « Ce que pense la jeunesse universitaire française » : « Georges Canguilhem. Languedocien. Élève à l'École normale supérieure pour préparer à l'agrégation de philosophie. Le reste du temps, à la campagne, à labourer » ? (in Canguilhem, 2011, p. 152).

## Un « nouveau Canguilhem » ?

Ce qui apparaît en effet depuis quelques années, c'est une sorte de « nouveau Canguilhem », comme on a quelquefois évoqué un « nouveau Wittgenstein ». L'image que l'on se faisait de Canguilhem a changé de manière notable. Cette réévaluation de l'œuvre porte sur deux points principaux, en France comme à l'étranger.

En France l'œuvre de Canguilhem a longtemps été considérée comme celle d'un pur historien des sciences. C'est cette vision qu'avait de lui toute une génération d'étudiants, qui avaient fréquenté l'Institut d'histoire des sciences et des techniques de la rue du Four durant les années 1960, et dont un certain nombre sont eux-mêmes devenus historiens des sciences. La place institutionnelle de Canguilhem dans ce domaine fut considérable durant de longues années. C'est d'ailleurs ainsi que le présentait Foucault dans « La vie : l'expérience et la science » :

Tout le monde sait qu'en France il y a peu de logiciens, mais beaucoup d'historiens des sciences. On sait aussi qu'ils ont occupé dans l'institution philosophique – enseignement ou recherche – une place considérable. Mais sait-on au juste l'importance qu'a pu avoir, au cours de ces quinze ou vingt dernières années, et jusque sur les frontières de l'institution, un travail comme celui de Georges Canguilhem ? (Foucault, 1994, p. 763).

À l'étranger, Canguilhem a longtemps été considéré d'abord comme le maître de Foucault, et accessoirement comme l'élève de Bachelard<sup>3</sup>. Cette représentation n'était pas fautive et elle correspondait à une généalogie que Canguilhem lui-même ne dédaignait pas d'établir. Mais cette image simplifiée d'une triade Bachelard-Canguilhem-Foucault, présentée comme une filiation linéaire, ne semble pas correspondre à la réalité. François Dagognet avait raison à ce propos d'expliquer que Canguilhem « oscillait » plutôt entre Bachelard et Foucault : « En somme Bachelard et Foucault forment les deux pôles entre lesquels allait circuler la pensée de Georges Canguilhem [...] entre la connaissance et la vie, la rationalité et le nietzschéisme, la positivité expérimentale et ses limites » (Dagognet, 1997, p. 16).

3. Cette vision était en partie issue de la traduction anglaise en 1975 du livre de Dominique Lecourt, *Pour une critique de l'épistémologie* (Lecourt, 1972), sous le titre *Marxism and Epistemology. Bachelard, Canguilhem, Foucault*. Cette lecture avait conduit aussi à ce que Canguilhem fût quelquefois rapproché, par erreur, de la pensée marxiste. Nous avons pour notre part essayé de montrer que l'« air de famille » qui existe entre ces trois auteurs, ne doit pas conduire à gommer leurs différences (Braunstein, 2002).

Ces représentations traditionnelles de l'œuvre de Canguilhem commencent à être corrigées, pour deux raisons principales. La première est la publication collective en cours, à l'initiative du regretté Bernard Canguilhem, des *Œuvres complètes* de Georges Canguilhem, par un comité éditorial présidé par Jacques Bouveresse<sup>4</sup>. D'ailleurs le colloque organisé par Giuseppe Bianco se tenait aussi à l'occasion de la sortie du quatrième tome de ces *Œuvres complètes*. Cette publication permet de constater l'incroyable diversité des intérêts de Canguilhem, dont témoigne l'ensemble de ses textes publiés, souvent totalement oubliés. Il n'est désormais plus seulement l'auteur de *Le Normal et le pathologique* et de *La connaissance de la vie*, ses livres les plus connus. Les notes de cette édition permettent en outre de se faire une idée des nombreux manuscrits inédits conservés dans les archives de Georges Canguilhem.

La seconde cause du changement de regard porté sur cette œuvre de Canguilhem est l'accessibilité de ses archives au Caphés. Les conditions de conservation et de mise à disposition de ce fonds sont exceptionnelles et permettent de comprendre, presque matériellement, ce qui constituait l'univers intellectuel de Georges Canguilhem. La possibilité de consulter librement l'essentiel des livres de sa bibliothèque, dont certains sont annotés par lui, et d'autres à lui dédiés, permet de voir quels sont les auteurs qui ont compté dans sa formation et quel est le réseau d'élèves et de disciples qui l'entouraient. Le classement très précis, par Canguilhem lui-même, des documents préparatoires aux articles et aux cours, comme les manuscrits de livres prêts à paraître, fournit une mine d'informations pour des recherches à venir. Il témoigne aussi que Canguilhem imaginait bien que ses travaux ne devaient pas être perdus pour les chercheurs à venir. Comme lors de toute découverte d'un très riche fonds d'archives, la tentation est alors très grande, pour les chercheurs, de céder à l'enthousiasme pour ces archives nouvellement découvertes. Le risque serait de croire qu'une vérité cachée de Georges Canguilhem est à découvrir dans l'un des multiples dossiers de ces archives. Mais il est néanmoins certain qu'elles donnent mieux à voir ce que Canguilhem avait en tête.

L'une des conséquences des nouvelles lectures de l'ensemble de cette œuvre est que l'on est tenté d'accorder plus de place aux publications de jeunesse et de lire l'ensemble de l'œuvre à leur lumière. Ce

4. Cette publication doit beaucoup au travail de Camille Limoges, qui a présenté et annoté les deux derniers volumes des *Œuvres complètes* et avait été le premier à établir une bibliographie presque complète des écrits de Canguilhem dans le volume *A Vital Rationalist*, édité par François Delaporte (Canguilhem, 1994c).

serait alors diminuer la place du Canguilhem classique, de l'historien des sciences notamment. Il semble qu'il faille, là aussi, se défier de cette tentation. Dans une « Lettre à Jeanne Alexandre » de 1968 Canguilhem avait noté, à propos de ses articles dans les *Libres propos* d'Alain : « ayant changé sur quelques points fondamentaux, je n'éprouve aucune gêne à voir rappelées les positions dont je suis parti » (Canguilhem, 2018, p. 296-297). Mais il faut noter que, si Canguilhem ne renie pas ses positions de départ, il indique surtout qu'il a changé « sur quelques points fondamentaux ». Il est bien sûr utile de comprendre le milieu intellectuel dans lequel il s'est formé, mais il faut aussi comprendre que c'est en se confrontant avec ce milieu et en s'en éloignant qu'il est devenu lui-même.

Il faut se rappeler que Canguilhem s'est formé à l'intérieur de la tradition française assez oubliée de la philosophie réflexive, de Lachelier à Michel Alexandre en passant par Lagneau et Alain (sur ce point, voir Roth, 2013) mais aussi qu'il s'est radicalement éloigné de cette tradition par la suite : lorsqu'il dit, dans « Réflexions sur la création artistique selon Alain » (1952) qu'Alain est un « vrai philosophe » (Canguilhem, 2011, p. 435), cela sous-entend aussi qu'il n'est plus pour lui un « grand philosophe ». A force de s'être désintéressée de l'histoire et du concret, la philosophie d'Alain en vient à ne plus avoir de valeur pour Canguilhem. Un détail témoigne de ce désintérêt d'Alain pour le particulier de l'histoire : « Il faut bien dire qu'Alain est resté indifférent, en matière d'esthétique, à l'esprit historique [...]. Il n'aimait pas qu'on lui rappelât que les statues grecques étaient peintes » (*ibid.*, p. 428). Ce désintérêt pour le concret et l'histoire conduisit Alain et les « alanistes » à de terribles méprises, au moment où la Seconde guerre mondiale oblige à prendre parti, à « opter pour les groupes qui représentent un idéal progressif », pour reprendre les mots du *Traité de logique et de morale* (2011, p. 435). Dès lors on peut dire qu'Alain et la tradition qu'il représente ne jouent plus de rôle majeur dans l'œuvre de Canguilhem de la maturité<sup>5</sup>.

De même, il est possible de percevoir certaines tendances spéculatives chez le jeune Canguilhem, par exemple lorsque, dans l'essai « Activité technique et création » (1938), il explique que, s'il s'intéresse à la technique, c'est pour éclairer « la forme d'expérience qui

5. Ce n'est qu'en avril 1958, au moment des complots qui allaient mener à la fin de la IV<sup>e</sup> République et au retour au pouvoir de de Gaulle, que Canguilhem, dans l'article « Alain. L'éducation du citoyen de l'électeur », aura à nouveau recours à Alain comme penseur de l'idéal républicain, en réunissant un certain nombre de ses textes pour « tenir bon pour l'Idée de République » (Canguilhem, 2015, p. 823-850).

spirituellement [lui] importe le plus, l'expérience de la production ou de la création » (2011, p. 501). On pourrait également rapprocher sa réflexion sur la maladie d'une réflexion plus générale sur l'existence du négatif et du mal, et avancer que « l'enquête canguilhemienne sur le thème médical de la maladie apparaît alors comme une des possibles déclinaisons d'une réflexion sur le thème métaphysique du mal » (Venturini, 2013, p. 13). L'idée n'est pas absurde puisque Canguilhem ne cesse de réfléchir au début de son œuvre sur la question des valeurs négatives, comme le faisait à la même époque un Le Senne ; mais cette « métaphysicisation » de l'œuvre de Canguilhem rencontre assez vite ses limites.

Une troisième tentation consisterait à surévaluer la place de Bergson dans la formation de la pensée de Canguilhem et à faire de celui-ci un « philosophe de la vie » comme les autres. Cela s'explique aisément par la place accordée aujourd'hui à Bergson dans la philosophie française du XX<sup>e</sup> siècle, mais cette interprétation est erronée. Il est d'ailleurs tout à fait notable que, lorsqu'il écrit l'article « Vie » pour l'*Encyclopaedia Universalis*, Canguilhem ne cite pas une fois Bergson, préférant se servir de Comte pour illustrer ce que peut être une philosophie vitaliste. Giuseppe Bianco a d'ailleurs amplement souligné la « violence » des critiques de Canguilhem contre Bergson (Bianco, 2015, p. 74).

Ces nouvelles lectures sont donc utiles, mais à condition de ne pas tordre le bâton dans l'autre sens pour faire de Canguilhem un philosophe spiritualiste français parmi d'autres. Il est bon de savoir d'où Canguilhem est parti, mais il faut aussi se rendre compte qu'il s'est détaché de cette tradition philosophique française dans laquelle il a été formé. S'il s'en est détaché, c'est pour de nombreuses raisons, notamment éthiques et politiques. Il nous semble que l'intérêt de Canguilhem pour l'histoire des sciences tient ici une place essentielle de marqueur de positivité. On pourrait rapprocher ce rôle de l'histoire des sciences de celui que Foucault lui attribuait pour lui-même, lorsqu'il utilise l'histoire des sciences comme une sorte d'antidote aux hégémonies successives de la phénoménologie d'abord, du marxisme et de ses diverses « fiancées » ensuite, le « freudo-structuralo-marxisme ». Dans « Structuralisme et poststructuralisme », de 1983, il écrit :

il y eut tout de même aussi toute une série d'individus qui n'ont pas suivi le mouvement. Je pense à ceux qui s'intéressaient à l'histoire des sciences, qui, en France, fut une tradition considérable, sans doute à la suite de Comte. En particulier autour de Canguilhem, qui a été dans l'Université française, dans la jeune Université française, extrêmement influent. Or beaucoup de ses

élèves n'étaient ni marxistes, ni freudiens, ni structuralistes. Et là, je parle de moi, si vous voulez (Foucault, 1994, p. 435).

On peut penser que l'histoire des sciences a pu jouer un rôle analogue pour Canguilhem, dans la mesure où elle lui a permis de s'extraire de l'abstraction de la philosophie réflexive française et d'étudier des objets particuliers, ces fameuses « matières étrangères » que Canguilhem évoque dans *Le normal et le pathologique*. L'histoire des sciences est pour lui un moyen, non pas d'aller « vers le concret », selon la formule de Jean Wahl, mais de s'installer directement dans le concret. Elle est, là aussi, une sorte d'antidote à toute spiritualisation éventuelle de Canguilhem.

Il n'est donc pas possible de faire l'impasse sur la place de l'histoire des sciences dans l'œuvre de Canguilhem, même si l'histoire des sciences, telle qu'il la pratique, est une histoire des sciences tout à fait particulière.

### **L'histoire des sciences : « trace du métier », « détour » ou « matière étrangère » ?**

Il faut certes noter que des travaux d'histoire des sciences n'apparaissent que fort tard dans l'œuvre de Canguilhem. Dans le *Traité de logique et de morale*, rédigé avec son ami Camille Planet en 1939, c'est Planet qui s'est chargé de rédiger la partie « logique » alors que Canguilhem s'est réservé la partie « morale ». De même le nom de Gaston Bachelard n'est cité que trois fois dans les années d'avant-guerre (Canguilhem, 2011, p. 136 n.). Les archives ultérieures aujourd'hui dépouillées ne modifient guère ce constat, jusqu'à la publication de la thèse sur le réflexe en 1955, sous la direction de Gaston Bachelard.

Camille Limoges s'est plus particulièrement intéressé à déterminer la période dans laquelle Canguilhem peut apparaître comme un historien des sciences. Dans l'introduction au tome IV des *Œuvres complètes*, il note qu'« avant 1955, personne [...] n'aurait eu, n'a eu, l'idée de le désigner comme un historien des sciences » (in Canguilhem, 2015, p. 25). Ce n'est qu'après sa thèse sur *La formation du concept de réflexe*, et son élection à la Sorbonne comme professeur d'histoire et de philosophie des sciences que Canguilhem produit de véritables travaux d'histoire des sciences. Ils fleurissent dans la décennie 1956-1966, et sont, pour une bonne part, réunis en 1968 dans les *Études d'histoire et de philosophie des sciences*. Selon Limoges, ce ne serait au fond qu'une

fois nommé professeur d'histoire des sciences à la Sorbonne que Canguilhem serait vraiment devenu historien des sciences : « Le ressort de son nouveau régime de recherches et de publications tient à la haute conception qu'il se faisait de ce qu'exigeaient de leur titulaire ses nouvelles fonctions de professeur d'Histoire et de Philosophie des sciences à la Sorbonne et de directeur de l'Institut d'histoire des sciences » (*in* Canguilhem, 2015, p. 1090).

Mais Canguilhem n'est pas un historien des sciences par accident. Son intérêt pour l'histoire des sciences n'est pas purement conjoncturel. Il peut certes s'agir ici de « traces du métier », comme il dit, mais ce « métier » a une signification essentielle, qui est de donner sens à une vie d'homme. On le comprend encore mieux si on se rappelle ce que disait Canguilhem de ce qu'est une « carrière ». Dans un hommage à son ami normalien Louis Herland, il note : « une carrière, c'est aussi bien le support que le carcan d'une existence d'homme, et sans doute tantôt l'un tantôt l'autre. Herland n'a jamais considéré sa profession comme un moyen de vie sans valeur intrinsèque, mais ne s'est jamais non plus totalement identifié à sa fonction » (Canguilhem, 2015, p. 1090). On peut penser que cette vision de la « carrière » fut aussi la sienne. Les divers « métiers » successifs qu'il exerce (professeur de lycée, inspecteur général de philosophie, professeur d'histoire des sciences à la Sorbonne) sont certes en partie contingents, mais il les considère aussi comme des moyens de développer certaines de ses intuitions premières. Il est constitué par son métier, même s'il prend aussi avec lui certaines distances et n'y adhère jamais complètement. Ainsi l'histoire des sciences ne sera jamais pour lui une fin en soi, elle est toujours au service d'objectifs qui sont philosophiques au sens large, et plus précisément éthiques ou politiques.

On a pu dire ainsi que l'histoire des sciences fut pour lui un « détour » au service de fins philosophiques. Celui qui fut son élève au lycée et l'un de ses disciples les plus proches, Jacques Piquemal, interprétait le recours à l'histoire des sciences comme un « détour stratégique » dans l'œuvre de Canguilhem. Revenant sur son année de terminale avec lui, il notait que l'histoire des sciences n'occupait pas alors une place centrale. Et il concluait : « La continuité de sa pensée – à travers notamment le détour stratégique par l'histoire des sciences – n'avait rien d'une orthodoxie fermée. Cette continuité tient surtout [...] à la permanence d'un ensemble de caractères de la condition humaine, par lesquels notre maître n'a cessé de rester intransigeant tout au long de son évolution doctrinale » (Piquemal, 1985, p. 82). On pourrait évoquer ici l'immense détour par l'histoire des sciences que fit Auguste Comte pour poursuivre d'autres fins. S'il rédige les six volumes du

*Cours de philosophie positive* et les quatre du *Système de politique positive* c'est afin de fonder une nouvelle science, la sociologie, qui va lui permettre de « réorganiser » scientifiquement la société. S'il ne s'agit pas, pour Canguilhem, de réorganiser la société, l'histoire des sciences lui permet en revanche de refuser toutes les tentatives de « brutalisation » de l'homme, de s'attacher, comme dit Piquemal, à certains traits de la « condition humaine ».

Canguilhem semble avoir reconnu par avance la justesse du point de vue de Piquemal lorsque, dans un entretien récemment redécouvert par Camille Limoges, il expliquait qu'il se sert de l'histoire des sciences pour des buts philosophiques. Il explique à François Proust : « Je ne suis pas véritablement un historien des sciences, je suis en fait un professeur de philosophie qui s'intéresse à un certain nombre de questions, qui sont les rapports entre la philosophie et la science et en particulier celle de la fabrication, de la naissance, de l'importation et de l'exportation d'un certain nombre de concepts interprétatifs de fonctions biologiques » (Canguilhem, 2018, p. 564-565). Son but est de voir en quoi un certain nombre de concepts philosophiques sont liés à des concepts biologiques. L'histoire des sciences est dès lors indissolublement liée à la philosophie et l'on pourrait dire de lui ce qu'il disait de Bachelard : « Il faut bien saisir l'originalité de la position de Bachelard, face à l'histoire des sciences. En un sens, il n'en fait jamais. En un autre sens, il ne cesse d'en faire » (Canguilhem, 1994, p. 178).

### **Une histoire des sciences engagée : « épistémologie historique » et « *historical epistemology* »**

Il est clair, en effet, que l'histoire des sciences n'est pas, pour Canguilhem, une histoire des sciences en son sens habituel. On voit d'ailleurs que les défenseurs d'une vision traditionnelle, « professionnalisée », de l'histoire des sciences ont souvent émis des réserves à son égard. Ainsi, Jean Gayon note que « Canguilhem n'était pas vraiment un historien des sciences au sens où cette discipline s'est développée au XX<sup>e</sup> siècle. C'est le talent philosophique avec lequel il a examiné l'histoire des sciences qui a fait son rayonnement. Canguilhem ne travaillait pas beaucoup sur des sources primaires, encore moins sur des archives » (Gayon et Petit, 2018, p. 48). Ailleurs Gayon est plus explicite et critique, lorsqu'il estime que, pour Canguilhem, « le philosophe a un regard critique de l'extérieur sur la chose biologique. Il n'est pas embarqué dans le bateau scientifique ». Canguilhem serait ainsi typique d'une « représentation très française du philosophe, vu comme

un intellectuel engagé, au service du peuple plutôt que de sa discipline » (Gayon, 2004).

Cette présentation, très critique, saisit en fait fort bien la spécificité et l'intérêt de la manière dont Canguilhem fait de l'histoire des sciences. Il ne pratique pas une histoire des sciences « désintéressée », détachée de toute prise de parti. Bien au contraire, il y trouve un moyen de poursuivre une réflexion sur des questions qui suscitaient son indignation dès ses écrits de jeunesse. Ce sont ces engagements de jeunesse qui l'ont mis en mouvement et l'histoire des sciences lui a ensuite donné des arguments pour valider, ou modifier, ces premiers motifs. En ce sens le recours au « Canguilhem avant Canguilhem » peut utilement éclairer le sens des travaux du Canguilhem de la maturité.

Pour notre part c'est il y déjà près de trente ans que nous nous étions rendu compte que Canguilhem n'était pas simplement un historien des sciences, ni un universitaire comme les autres. Nous avions eu le privilège d'écouter sa communication « Qu'est-ce qu'un philosophe en France aujourd'hui ? » le 10 mars 1990 devant la Société des amis de Jean Cavaillès. C'est son ton qui nous avait frappé. Un ton brûlant, courroucé, pas du tout académique, dans son indignation à l'égard d'un philosophe, aujourd'hui disparu, que Canguilhem accusait de se mettre « au service des entreprises ». Il concluait, sévèrement, que ceux, nouveaux sophistes, qui veulent le prestige de la philosophie sans en accepter les obligations « commettent une faute » (Canguilhem, 2018, p. 1222). Cet emportement nous avait immédiatement séduit et nous avait permis de comprendre que, derrière ses articles les plus apparemment techniques, mais aussi les plus célèbres, Canguilhem traitait aussi de questions éminemment éthiques. Il nous semble toujours impossible de comprendre le sens de l'œuvre de Canguilhem si l'on n'entend pas ce ton véhément, quelquefois provocateur, qui anime les plus célèbres de ses conférences, qu'il s'agisse de « Qu'est-ce que la psychologie ? », du « Cerveau et la pensée » ou de « Qu'est-ce qu'un philosophe en France aujourd'hui ? ». Mais ce ton était déjà aussi celui de son premier article de 1926 en réponse à la question « Que pense la jeunesse universitaire française ? » ou de son premier discours public, le *Discours de distribution des prix au Lycée de Charleville* en 1930.

On peut donner plusieurs exemples de cette intrication entre éthique et histoire des sciences. Ainsi de la critique récurrente de la psychologie, du tout début jusque à la toute fin de l'œuvre de Canguilhem. Dans ses articles des *Libres propos*, il approuvait Alain qui voit dans les psychologues des « maîtres de soumission ». Pour le jeune Canguilhem, la psychologie, « en faisant de l'esprit un petit univers à

part, séparable, et observable comme avec des appareils [...] fait de l'esprit une chose, c'est-à-dire [...] l'enterrer comme esprit » (Canguilhem, 2011, p. 224). Le Canguilhem de la maturité ne dira pas autre chose avec le célèbre conseil d'orientation qui termine « Qu'est-ce que la psychologie ? » : en sortant de la Sorbonne par l'Institut de psychologie, rue Saint Jacques, « si l'on va en descendant, on se dirige sûrement vers la Préfecture de Police » (Canguilhem, 2014, p. 381). Et dans « Le cerveau et la pensée », de 1980, il aperçoit dans « certaines méthodes de psychothérapie dite comportementale » une volonté de « normalisation de la pensée » telle celle qui était appliquée aux dissidents de l'Union soviétique comme Leonid Pliouchtch (Canguilhem, 2018, p. 897).

Il est d'ailleurs significatif que, du début à la fin, soit présent en arrière-plan la figure du même Taine comme inspirateur de ceux qui visent à transformer la pensée en fait. Au début, il s'agit d'une critique purement éthique. La pensée n'est pas un fait mais une valeur, penser c'est s'opposer à ce qui est. Par la suite, il s'agit de montrer que, du point de vue épistémologique aussi, la psychologie, sous sa forme dominante au XX<sup>e</sup> siècle, le behaviorisme, est une doctrine qui est à la fois incohérente et injuste car elle écarte d'emblée la question anthropologique qu'elle devrait se poser. L'histoire de la psychologie est alors largement mise à contribution, à la fois dans « Qu'est-ce que la psychologie ? » et dans « Le cerveau et la pensée ». Il s'agit dans les deux cas d'une histoire en miniature, dans les quelques pages d'un article, mais d'une histoire toujours très solidement documentée, qui poursuit des fins qu'il faut bien appeler philosophiques, sinon éthiques ou politiques.

On pourrait faire la même démonstration à propos du concept de milieu (Braunstein, 2007). Parti d'une critique d'inspiration dreyfusarde de la doctrine de la « race », du « milieu » et du « moment » chez Barrès et Taine, Canguilhem en vient par la suite à s'interroger sur la solidité conceptuelle de ce concept mécaniste de milieu, d'abord en réfléchissant sur la géographie humaine et la notion de « genres de vie » à l'époque du *Normal*, puis dans une étude historique approfondie de ce concept dans « Le vivant et son milieu ». Là aussi il s'agit de montrer que cette vision « mécaniste », ultra-déterministe, du concept de milieu est non seulement injuste mais aussi fautive, ayant été réfutée, notamment, par la psychologie de la forme, l'éthologie, la géographie humaine ou la philosophie d'un Goldstein. Le vivant est dans un rapport de confrontation et d'explication (*Auseinandersetzung*) avec un milieu qui ne le détermine pas de manière univoque. Là aussi l'histoire des sciences est appelée à témoigner en faveur d'une certaine vision du vivant, et par conséquent de l'homme, qui est présente dès les toutes

premières œuvres de Canguilhem. Elle répond ici aussi à des « motifs » qui sont antérieurs à la carrière d'historien des sciences de Canguilhem et lui donne ainsi l'occasion de préciser et de renforcer ses arguments critiques.

De même le premier véritable travail d'historien des sciences auquel Canguilhem se consacre, sa thèse de Lettres sur *La formation du concept de réflexe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, répond à des objectifs éminemment éthiques. À une époque, dans les années 1950, où le modèle pavlovien d'explication de la pensée en termes de schéma réflexe s'étend, à la faveur du marxisme, mais aussi bien au-delà, il importait à Canguilhem de démontrer que la « pensée » est tout autre chose que l'automatisme, qu'elle ne peut pas se concevoir sans « volonté » et liberté humaine. Il s'agit de s'opposer au mécanisme sur le terrain où il paraissait alors le plus sûr de ses succès. Canguilhem dit la raison de son intérêt dans l'introduction, en quelques lignes qui sont trop souvent passées inaperçues : il tient à la « dignité éminente qu'à tort ou à raison l'homme attribue à la vie humaine ». Or cette dignité tient à un « droit de domination » : « L'essence de la dignité c'est le pouvoir de commander, c'est le vouloir. » Et Canguilhem d'ironiser sur l'approche de la pensée humaine en terme de réflexe : « La physiologie de l'automatisme est plus aisée à faire que celle de l'autonomie » (Canguilhem, 1994a, p. 7).

En outre, si ces questions intéressent Canguilhem, c'est qu'elles ne sont pas des questions purement techniques, sans conséquences. Les questions du milieu, du réflexe ou de la normalisation sont aussi des questions éminemment « populaires ». L'article sur le milieu commence ainsi : « La notion de milieu est en train de devenir un mode universel et obligatoire de saisie de l'expérience et de l'existence des êtres vivants et on pourrait presque parler de sa constitution comme catégorie de la pensée contemporaine » (Canguilhem, 2009a, p. 164). À propos du réflexe Canguilhem note qu'il « n'est donc plus seulement un fait scientifique connu des spécialistes, il est pour ainsi dire un fait d'utilité publique et de notoriété publique » : « Chacun sait aujourd'hui, ou cherche à savoir, dans la mesure où son travail et son mode de vie en dépendent, s'il a ou non de bons réflexes. L'homme vit aujourd'hui dans une forme de civilisation qui a conféré à la rapidité et à l'automatisme des réactions motrices une valeur double, valeur d'utilité et de rendement pour le machiniste, valeur de prestige pour le sportif » (*ibid.*, p. 163). Quant à l'histoire de la normalisation qu'il esquisse dans les « Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique », elle porte évidemment sur une « expérience spécifiquement anthropologique ou culturelle » (Canguilhem, 1966, p. 181). Et le terme « normal » est

bien « une catégorie du jugement populaire », sans doute parce que « sa situation sociale est vivement, quoique confusément, ressentie par le peuple comme n'étant pas droite » (*ibid.*, p. 175).

Dans chacun de ces exemples, ce que Canguilhem a d'abord considéré comme injuste est ce qui se révèle ensuite, examiné du point de vue de l'histoire des sciences, être faux. Ces exposés historiques, qui semblent confirmer les intuitions éthiques du jeune Canguilhem, soulèvent évidemment une question vertigineuse : que se passerait-il si la conception déterministe du milieu ou la vision mécaniste du réflexe étaient vraies ? Que se passerait-il si ce qui est injuste n'était pas aussi faux ? Serait-il alors légitime de « brutaliser » l'homme ? N'y a-t-il pas une sorte de miracle, ou d'harmonie préétablie, qui fait que les motifs qui animent le jeune Canguilhem sont validés, et non pas infirmés, par l'histoire des sciences ? Il semble que la réponse, relativement simple, consiste à rappeler que « la science peut nous instruire sur ce qu'est le monde, elle est incapable de nous dire comment nous devrions nous y conduire » (Stoczkowski, 2006, p. 48)<sup>6</sup> : si les conceptions déterministes du milieu ou du réflexe étaient vraies, il n'en serait pas moins nécessaire de s'y opposer pour des raisons éthiques.

Cette dimension éthique et politique de l'histoire des sciences est l'un des caractères de ce qu'Abel Rey fut le premier à nommer « épistémologie historique » (Braunstein, 2012). Elle est également présente dans la nouvelle « *historical epistemology* », dont se réclament plus ou moins explicitement des auteurs comme Ian Hacking, Arnold Davidson, Loraine Daston ou Peter Galison. Leurs sujets de recherche de prédilection ont quasiment toujours des dimensions sociales et politiques manifestes, qui renvoient évidemment à des questions qui se posent dans le présent, et cette épistémologie historique pourrait donc être qualifiée de « présentiste ». Cela est manifeste dans les travaux historiques et critiques autour de la médecine et de la santé, puisque les questions dont on parle le plus (médicalisation, biotechnologies, normalisation, etc.) sont liées à des préoccupations politiques éminemment actuelles.

On pourrait aussi évoquer ceux des travaux de « biopolitique » dont l'inspiration est plus canguilhemienne ou foucauldienne qu'heideggerienne. Ou penser à l'étude « historique et critique » des neurosciences que mènent des auteurs comme Nikolas Rose, Michael Hagner, Cornelius Borck ou Fernando Vidal. Chez eux, comme chez Canguilhem, se maintient un niveau qui serait celui de la norme, ou de la vérité. C'est ce qui

6. C'est la réponse de Wiktor Stoczkowski à ceux qui craignent que les travaux sur la « médecine ethnique », qui utilisent à nouveau la notion de race, représentent un danger pour l'antiracisme.

fait la différence entre une telle approche d'épistémologie historique et celle de la sociologie des sciences ou des *Science and Technology Studies*. La vérité peut certes avoir une histoire, elle n'en est pas moins contraignante : c'est ce que Ludwik Fleck appelle l'« harmonie des illusions ». Il ne s'agit pas dans ces études d'histoire des sciences de refuser les découvertes enthousiasmantes des neurosciences, mais de tracer les limites de leurs domaines d'application. Il s'agit alors de prendre un point de vue critique sur les sciences, de les juger. C'est en ce sens que l'histoire des sciences rejoint la philosophie et ne se contente pas de répéter les sciences.

Dans le manuscrit d'une conférence de 1948, Canguilhem définissait ainsi la philosophie : « par comparaison avec les fonctions spécialisées, comme la science ou la technique, la philosophie apparaît non pas comme un redoublement – dont on devrait alors se demander quel peut en être l'intérêt ou l'importance – mais comme un examen critique et une assignation de valeur » (Canguilhem, 2015, p. 54). C'est la même définition qu'il donnera une vingtaine d'années plus tard pour l'histoire des sciences : « Au modèle du laboratoire, on peut opposer, pour comprendre la fonction et le sens d'une histoire des sciences, le modèle de l'école ou du tribunal, d'une institution et d'un lieu où l'on porte des jugements sur le passé du savoir, sur le savoir du passé » (Canguilhem, 1994b, p. 13). En ce sens l'histoire des sciences selon Canguilhem est toujours aussi philosophique.

Jean-François BRAUNSTEIN  
*Université de Paris 1 – Sorbonne*  
jfbraunstein@gmail.com